



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE VI

Laboratoire de recherche UMR 8150 - Centre André Chastel

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Histoire de l'art

Présentée et soutenue par :

Léonore LOSSERAND

le : 18 mars 2017

**Les chantiers d'églises paroissiales à Paris
aux XVII^e et XVIII^e siècles**

Sous la direction de :

M. Claude MIGNOT – professeur émérite, université de Paris-Sorbonne

Membres du jury :

M. Robert CARVAIS – directeur de recherche au CNRS (rapporteur)

Mme Laurence CROQ – maître de conférence, université Paris-Ouest – Nanterre-La Défense

M. Alexandre GADY – professeur, université de Paris-Sorbonne

Mme Hélène ROUSTEAU-CHAMBON – professeur, université de Nantes (rapporteur)

POSITION DE THESE

L'architecture religieuse a connu une période d'intense activité constructive en France au temps des Bourbons, et particulièrement au XVII^e siècle. Les nouveaux ordres nés de la Réforme catholique, comme les ordres anciens qui se réforment, bâtissent en province, comme à Paris, sur un mode qui rompt partiellement avec la tradition¹. Dans la capitale, le retour à la paix après les Guerres de religion, marqué à Paris par l'entrée solennelle d'Henri IV en 1594, ramène une certaine prospérité. L'installation permanente de la cour et le développement de l'administration royale entraînent une importante poussée démographique, qui favorise la construction d'hôtels particuliers mais aussi d'églises de toutes sortes². Or, si les constructions des ordres religieux nouveaux ont fait jusqu'à présent l'objet de nombreuses études, la production paroissiale n'a pas fait à ce jour l'objet d'étude spécifique et synthétique. Pourtant, six grands chantiers d'églises paroissiales sont initiés entre 1630 et 1670 : Saint-Jacques-du-Haut-Pas (1630), Saint-Sulpice (1646), Saint-Roch (1653), Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1656), Saint-Louis-en-l'Île (1656), et Sainte-Marguerite pour un premier agrandissement en 1670. Seuls les chantiers de construction *a novo*, c'est-à-dire ayant concerné l'ensemble du bâtiment, sont pris en compte, soit avec un projet d'ensemble établi à l'origine des travaux, soit avec un projet partiel mais destiné à être complété par *amplificatio*. En parallèle, les églises dans les villages autour de Paris connaissent elles aussi des balbutiements de construction ou de reconstruction (Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle I, Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville I, La Madeleine II, Notre-Dame-de-Lorette I, Notre-Dame-de-Grâce-de Passy, Saint-Philippe-du-Roule I, Saint-Pierre-de-Chaillet I et Saint-Pierre-du-Gros-Caillo I).

¹ Cl. Mignot, « Préface », dans *L'architecture religieuse des Temps modernes*, M. Chatenet et Cl. Mignot (dir.), Picard, 2009, p. 7.

² A. Gady, « Préface », dans *Les églises de Paris, du Grand siècle aux Lumières*, M. Lours (dir.), Picard, 2016, p. 8-9.

Ce travail s'appuie presque exclusivement sur les dépouillements systématiques des archives des paroisses parisiennes, pour la plupart lacunaires et complété par des dépouillements dans la minutier central des notaires et d'autres fonds d'archives publics et privés (dont les archives du diocèse de Paris et de la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice). Les archives viennent compléter voire corriger la bibliographie, inégale et relativement ancienne, sur les églises de Paris qui n'avaient jusqu'à présent jamais été exploitées ni sous l'angle spécifique des chantiers de construction ni de manière croisée, permettant de recomposer un processus entièrement disparu.

A travers cinq chapitres thématiques et chronologiques, ce travail croise les chantiers de construction de ces six églises et des églises des abords de l'enceinte de la capitale, démarrés au XVII^e siècle et achevés pour la plupart au XVIII^e siècle. Cette thèse vise à restituer la procédure d'un chantier paroissial dans la capitale sur les deux siècles de la fin de l'Ancien régime.

Pour connaître le fonctionnement spécifique des chantiers paroissiaux, il convenait tout d'abord de connaître l'ensemble des acteurs intervenant sur ces chantiers, en dégagant leurs responsabilités respectives : paroissiens, curés et membres du conseil de fabrique. Il s'agit de réalités multiples. La fabrique fonctionne grâce à un conseil, composé des marguilliers en charge, d'anciens marguilliers auxquels peuvent assister le curé (en charge du spirituel) et d'autres personnes comme des paroissiens nobles, des membres du clergé ou des confréries, etc. Le caractère collectif de cette maîtrise d'ouvrage a d'ailleurs probablement contribué à la méconnaissance du phénomène constructif paroissial, particulièrement en milieu urbain. Si la fabrique est seule responsable des travaux, la part du curé dans le chantier peut être importante³. Le curé pouvait financer une partie des travaux, mais toujours avec l'accord de la fabrique. Saint-Sulpice reste en cela un cas à part, puisque la fabrique ayant fait faillite en 1678, c'est le curé, à partir de Jean-Baptiste Languet de Gergy (1718) qui est entièrement chargé du chantier. Ses successeurs ont continué cette charge immense, tandis que la fabrique n'avait plus à charge que les travaux d'entretien. Les relations entre chacun de ces protagonistes est étudiée afin d'en faire ressortir les enjeux, parfois âprement discutés en vue de préserver les prorogatives.

³ La bipartition des responsabilités entre le chœur, du ressort du curé ou du décimateur, et la nef qui était du ressort de la fabrique, n'existe que dans le monde rural et n'avait pas lieu d'être en ville.

Le processus de construction des églises paroissiales associe une gestion particulière des finances à une ambition architecturale adaptée aux nécessités et aux possibilités. Les sources de financements sont multiples, elles proviennent des revenus ordinaires de la fabrique et de revenus spécialement mis en place pour les chantiers : fondations, concessions de chapelles bancs et sépultures, quêtes, troncs, rentes, revenus immobilier, dons spontanés des paroissiens ou suscités pour le chantier, aide et dons royaux, mesures d'économie, et loteries. La lecture des rares registres de comptes conservés laisse deviner un mode de gestion risqué où il est difficile aux marguilliers comptables de parvenir à anticiper. Mais le faible nombre d'éléments comptables qui nous sont parvenus ne permettent pas de dresser un portrait exhaustif. Les finances paroissiales au cœur du chantier relèvent d'un système financier complexe, fait de compromis et de compromission, de risques et parfois d'anticipation, voire de faillite, comme celles de Saint-Sulpice et de Saint-Nicolas-du-Chardonnet en montrent le cas extrême.

Dans une troisième partie, nous avons étudié les raisons qui ont poussé à entreprendre ces travaux, relevant pour partie de la vétusté de l'ancien bâtiment préexistant (que ce soit une paroisse ancienne ou de création récente) et de l'incommodité qui en résulte, mais la raison principale reste l'inadéquation de la taille du bâtiment au nombre d'habitants sur le territoire de la paroisse. L'étalement dans le temps des chantiers paroissiaux, à la différence des grands chantiers profanes, oblige à s'interroger sur l'existence initiale d'un parti d'ensemble (de cinquante à cent cinquante ans de chantier). De manière générale, du lancement de la procédure pour entamer le chantier jusqu'à la cérémonie de consécration (qui ne marque en réalité que bien peu souvent la fin des travaux), le chantier paroissial est un chantier pérenne, émaillé d'embûches et de modifications. Il est d'autant plus pérenne que ce chantier doit tenir compte de la nécessité impérative de maintenir le culte paroissial quotidien et donc la persistance du lieu de culte originel, *volens nolens*, jusqu'à ce que la nouvelle église puisse se substituer à l'ancienne, que l'on peut désormais démolir. Deux chantiers illustrent bien cette tension propre et cette diversité de procédure : alors que Sainte-Marguerite procède à une *amplificatio*, tel un fresquistes avançant par *giornate*, Saint-Sulpice déploie au même moment une machine de grande ampleur de reconstruction totale, mais qui n'en connaît pas moins de nombreuses modifications. Le processus ainsi étudié pour le démarrage des

constructions va de la conception du projet (décidé en assemblée) jusqu'au démarrage des travaux, en passant par l'établissement des dessins et la signature des marchés, parfois des devis et des dessins. Le maître d'œuvre doit tenir compte de deux contraintes : conserver la continuité du culte paroissial au quotidien et étendre l'emprise autour de l'église ancienne pour construire la nouvelle à son emplacement (chantier homotopique). Suite à la signature des contrats, les maîtres d'œuvre sont les chevilles ouvrières de ces chantiers qui s'amorcent. L'exercice de leur métier est hélas peu lisible dans les sources, qui n'évoquent presque jamais les ouvriers et la main-d'œuvre, qui sont *de facto* les grands absents de cette étude.

Les chantiers étudiés ici ne présentent pas de grandes différences par rapport aux autres chantiers de l'époque, pour ce que l'on en connaît. Néanmoins, pour parvenir à cette assertion, il a fallu le démontrer, toujours à l'appui des archives, et ceci contribue à l'histoire de la construction des Temps modernes qui reste encore aujourd'hui « un grand chantier »⁴. La construction d'une église paroissiale est faite d'achat, de transport et de mise en œuvre de matériaux avec des engins : pierres d'Arcueil ou de Saint-Leu, moellon, mortier, plâtre, bois de charpente, tuile et ardoise, plomb, ferrure, etc. La mise en place des fondations reste un moment important préalable à la pose de la première pierre, qui peut se révéler fort délicat comme à Saint-Louis-en-l'Île où les fondations en terrain meuble ont nécessité plus de vingt ans de travaux. Pour le clôt et le couvert, la mise en place se fait à l'aide de grues, et autres engins de levage, ainsi que par des échafaudages dont nous avons un rare témoignage à travers le mémoire d'un sous-ingénieur des Ponts et Chaussées en 1750 sur le chantier de Saint-Sulpice. Ce document, croisé avec quelques autres mentions plutôt rares, montre le quotidien d'un chantier avec ses contingences : mauvais temps, inflation des prix, accidents, malfaçons, litiges, mais également les remises en question du parti d'origine, les changements de parti, les modifications plus ou moins voulues qui font de l'œuvre paroissiale une œuvre complexe en perpétuel changement. Dans cette ambiance particulière, le maître d'œuvre se trouve obligé de devoir s'adapter aux contraintes financières, aux aléas des saisons ou aux désidératas changeants du maître d'ouvrage.

⁴ B. BAUDEZ, « Ouverture d'un grand chantier », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 16, 2^{ème} semestre 2008, p. 11-18.

L'étude de la mise en œuvre permet d'examiner dans un cinquième chapitre chaque partie des édifices étudiés (plans, baies, voûtes, clochers, façade, transept, chapelles, coupes, utilisation des ordres etc.) pour en comprendre les liens avec le projet architectural global. On peut appréhender ainsi toutes les composantes de l'édifice : « Structure and form are intimately related and interconnected in every step of the creative process »⁵ : une telle lecture de l'œuvre architecturale peut s'appliquer à l'église considérée comme espace habité ou espace social, sans oublier les rapports entre ces architectures et ses usages au sens large, car « l'étude de la forme ne se développe pas sans celle des fonctions »⁶. Les églises paroissiales, dont les formes semblent immuables, pourraient-elles être considérées comme des laboratoires d'idées architecturales ? Comment créent-elles, incluent-elles ou refusent-elles les nouvelles modes architecturales ? Pour terminer cette étude formelle, nous avons ouvert le dossier de la façade principale de l'église Saint-Roch, pour restituer, à partir de dessins (conservés essentiellement dans les riches fonds du musée national de Stockholm) et d'archives encore partiellement exploitées, les premières minutes de l'invention jusqu'à sa réalisation et montrer que l'archéologie de papier a encore de beaux jours devant elle.

⁵ J. S. ACKERMAN, « "Ars sine Scientia nihil est" Gothic theory of Architecture at the Cathedral of Milan », *The Art bulletin*, n°31, vol. 2 (juin 1949), p 107.

⁶ J.-M. LENIAUD et I. SAINT-MARTIN (dir.), *Historiographie de l'histoire de l'art religieux en France à l'époque moderne et contemporaine. Bilan bibliographique (1975-2000) et perspectives*, Brepols, 2005, p. 12.